

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Les correspondances de François Guizot : 1806-1874](#)[Collection](#)[138\\_Correspondance croisée entre François Guizot et son ami Sylvain Dumon : 1824-1870](#)[Item](#)[Londres, le 7 avril 1840, François Guizot à Pierre-Sylvain Dumon](#)

## **Londres, le 7 avril 1840, François Guizot à Pierre-Sylvain Dumon**

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### **Les folios**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### **Les mots clés**

[Ambassade à Londres, France \(1830-1848, Monarchie de Juillet\)](#), [Politique \(France\)](#), [Posture politique](#)

### **Relations entre les lettres**

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### **Présentation**

Date1840-04-07

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

### **Information générales**

LangueFrançais

Cote70, AN : 163 MI 42 AP 138 Papiers Guizot Bobine Opérateur 22

Nature du documentCopie de lettre

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

### **Citer cette page**

Guizot, François (1787-1874), Londres, le 7 avril 1840, François Guizot à Pierre-Sylvain Dumon, 1840-04-07.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-

Sorbonne nouvelle).

Consulté le 22/12/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/5786>

## Informations éditoriales

Destinataire Dumon, Pierre-Sylvain (1797-1870)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Londres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 11/12/2023 Dernière modification le 18/01/2024

---

4  
Londres 7 Avril 1840

Mon cher ami, votre plan de conduite me parait très bon. Vous savez sûrement que j'étais dès l'origine pour la politique capotaorite. Elle me paraitroit la plus propre à nous faire atteindre notre but éternel, qui est d'attirer dans notre camp le gouvernement quand il cherche fortune ailleurs, et de le soutenir pour le contenir. Peut-être a-t-il même valu, pour donner au parti conservateur plus de consistance, le rallier dès le premier jour, sous une bannière de combat. Aucun jugement ne m'inspire plus de confiance que le vôtre. Je doute un peu, à la distance où je suis, de mon impression sur le parti, et je m'en rapporte à vous sur l'avenir. Soit évidemment, soit en appuyant, soit en résistant, il faut rester parti du gouvernement. Je me fie dans la

gauche pour vous y aider. Il est plus aisé  
d'abdiquer sa dignité que sa nature, et on peut  
faire sciemment les mêmes fautes qu'on faisait  
violamment. Quoiqu'il arrive, rien ne me  
paraît devoir arriver bientôt, au fond, dans toute  
notre agitation, il n'y a pas beaucoup d'énergie; et si  
les événements ne nous pressent pas, nous ou  
serons pas pressés. Ne pas diffonder notre parti,  
et ne pas compromettre ses principes, c'est bien là,  
comme vous le dites, notre tâche du moment.

Que t'avenir nous trouve prêts quand il  
viendra nous chercher, je ne demande rien de  
plus. Je conviens que c'est beaucoup.

Laissez-moi vous engager à tout faire pour éviter  
les blessures intérieures de notre petit parti. Il a  
été, depuis 1830, le cœur du grand parti de  
gouvernement. Je n'espère guères, qu'il reprenne  
son unité vitale, mais du moins que les plaies  
ne s'élargissent pas, que les cicatrices se forment,  
et qu'une situation nouvelle, quand elle viendra,

possède au  
consommée

Comme pour  
une misère

porte la pe  
au dehors

fautes à  
commettre

la mission  
par toute

politique et  
les fonctions

réduits à la

alliance fo  
monte. Les

Elles sont en  
doules, flatta

qui lui pla  
de nom, non

Pourtant je

avec  
peut  
faisant  
me  
constante  
regle, et si  
ous ou  
partie  
et humilié  
ment  
et de  
sente  
vous par  
ti. Il a  
ti de  
il repren  
s plaines  
l'ornement  
vendra,

puisse amener le rapprochement, au lieu de  
consommer la séparation

Coney pour certains qui ont m'a donné ici  
une mission très difficile. Je retourne l'effet, je  
porte la peine de toutes les fautes commises  
au dehors depuis 1836, surtout depuis 1837, de nos  
fautes à nous, et de celles que les autres ont fait  
commettre à nos amis. On a pris en l'habitude de  
la méfiance, et par méfiance encore plus que  
par toute autre cause, on est entré dans une  
politique encoche, de comence. Les intérêts locaux,  
les fantaisies, les humeurs n'ont plus été écartés  
réduits à leur juste valeur par l'empire d'une  
alliance forte, d'une situation générale et domi-  
nante. Les Puissances du continent en ont profité.  
Elles sont sous ordres de l'Angleterre, oppressées,  
douces, flatteuses, prêtes à faire, en Orient, tout ce  
qui leur plaît. Nous seuls, nous les alliés intimes  
de nous, nous disons non. Ce n'est pas commode.  
Pourtant je vois via de deux choses, l'une que ma

situation personnelle est bonne, l'autre que, pour  
l'affaire même, j'ai gagné et je gagne du terrain. On  
gagnera je assez, et assez vite. Nous verrons.

Adieu, mon cher ami, laissez-moi. Donnez-  
moi de temps en temps le diapason. J'écris et j'écrirai  
souvent à Duchâtel. Faites, je vous prie, toutes mes  
amitiés dans la maison Delefort. Je veillerai sur  
mes lettres. Vous savez si je suis  
tout à vous

venir d'une  
j'aurais m  
vous jure,  
que cinq ou

Samedi 16

Je ne vous dis rien de l'Angleterre. J'aurais trop  
à dire. Soyez sûr que c'est un grand pays,  
toujours grand, et où la santé est bien plus forte  
que la maladie.